

SIO VALORE

SIO VALORE

SIO VALORE

SIO VALORE

SIO VALORE

SIO VALORE

SIO VALORE

SIO VALORE

SIO VALORE



est un fanzine né d'un refus. Aucune voix ne domine, aucune n'est corrigée. Leur origine se dissout en deuxième de couverture / No Value is a fanzine born out of refusal. No

voice dominates, none is corrected. Their origin dissolves on the inside back cover / Sin Valor es un fanzine nacido de un rechazo. Ninguna voz domina, ninguna es corregida. Su origen se disuelve en la contraportada interior :

Adrien Hors-Format

Annabel Lebel

Antoine Larocque

Antonio Olvera

atolll

Barbara Claus

Camille Desjardins-Lefebvre

Didier D

Gouride (<https://gouride.bandcamp.com/music>)

Jean-Philippe Luckhurst-Cartier

José Antonio Olvera

Juan David Molina

Julien Lebargy

Juliette Deslandes

La Fatigue Culturelle

Michel Louvain

multumesc frumos

Stéphanie L'Heureux

SECOND
PRESIDENCY



NO MORE ART!
RETARDS



Budget au Conseil des trans'Arts intégrés du Québec

Titre du projet : "Avant de savoir quoi faire"

Nombre d'années d'études supérieures du candidat : 18

Nombre d'années de pratique : 13

Durée du projet en mois (excluant la présente demande) : 4

Durée du projet en mois (incluant la présente demande) : 10

Justification du taux horaire	Salaire horaire travailleur autonome	Salaire horaire travailleur autonome réévalué
Salaires net	25,00 \$	35,00 \$
Cotisations (RRQ, RQAP, FSS) & impôts = 30	(7,50) \$	(10,50) \$
Salaires réel	17,50 \$	24,50 \$

	Coût mensuel	Nombre d'heures	Coûts au salaire minimum	%	Coûts au salaire ajusté	%
Lecture et tentative de décryptage des programmes de subventions		3	75,00 \$	0,5%	105,00 \$	0,6%
Recherche d'antécédents		3	75,00 \$	0,5%	105,00 \$	0,6%
Recherche bibliographique		2	50,00 \$	0,3%	70,00 \$	0,4%
Élaboration du projet qui n'aura finalement pas cette forme		8	200,00 \$	1,2%	280,00 \$	1,5%
Conseil rédaction (échange de service peu valorisé)		1,5	37,50 \$	0,2%	52,50 \$	0,3%
Rédaction du texte principal		30	750,00 \$	4,6%	1 050,00 \$	5,6%
Réévaluation identitaire		30	400,00 \$	2,4%	400,00 \$	2,2%
Lecture sur le post-colonialisme		8	200,00 \$	1,2%	280,00 \$	1,5%
Lecture les flux migratoires		5	125,00 \$	0,8%	175,00 \$	0,9%
Lecture sur l'intersectionnalisme pour les hommes blancs de 40 ans		6	150,00 \$	0,9%	210,00 \$	1,1%
Rédaction du plan de travail / impacts		4	100,00 \$	0,6%	140,00 \$	0,8%
Budget (demande de soumissions, recherche de prix compétitif ou de location)		13	325,00 \$	2,0%	455,00 \$	2,4%
Relecture		3	75,00 \$	0,5%	105,00 \$	0,6%
Antidote, même si on se fout pas mal de l'orthographe	6,00 \$	2	24,00 \$	0,1%	24,00 \$	0,1%
Travail des images du dossier visuel - retoucher les images non compressées		5	125,00 \$	0,8%	175,00 \$	0,9%
				0,0%		0,0%
Photoshop	30,00 \$		120,00 \$	0,7%	120,00 \$	0,6%
Mise au format word/pdf/jpg		3	75,00 \$	0,5%	105,00 \$	0,6%
Mise à jour CV		1	25,00 \$	0,2%	35,00 \$	0,2%
Mise à jour du site web, profil Instagram, Facebook, LinkedIn		2	50,00 \$	0,3%	70,00 \$	0,4%
Coût d'une demande de bourse			2 981,50 \$	18,1%	3 956,50 \$	21,3%
Temps d'achat des matériaux		8	200,00 \$	1,2%	280,00 \$	1,5%
Temps perdu chez Canac/Home Depot/Canadian Tire dû à un qualité de service médiocre		3	75,00 \$	0,5%	105,00 \$	0,6%
Tests, maquettes, prototypes		25	625,00 \$	3,8%	875,00 \$	4,7%
Expérimentation manquée		12	300,00 \$	1,8%	420,00 \$	2,3%
Atelier	10 %	450,00 \$	1 800,00 \$	10,9%	1 800,00 \$	9,7%
Temps de travail soir et fin de semaine						
Coût de production de rien			3 000,00 \$	18,2%	3 480,00 \$	18,7%
Location de salle d'expo pour deux semaines			1 600,00 \$	9,7%	1 600,00 \$	8,6%
Assurance salle d'exposition			145,00 \$	0,9%	145,00 \$	0,8%
Frais de vernissage (pour attirer des gens : vin bon marché)			200,00 \$	1,2%	200,00 \$	1,1%
Temps de réseautage		3	75,00 \$	0,5%	105,00 \$	0,6%
Présence obligatoire sur place		15	375,00 \$	2,3%	525,00 \$	2,8%
Emballage			50,00 \$	0,3%	50,00 \$	0,3%
Temps d'emballage		3	75,00 \$	0,5%	105,00 \$	0,6%
Transport des œuvres (location)			175,00 \$	1,1%	175,00 \$	0,9%
Réparation des murs		1,5	175,00 \$	1,1%	52,50 \$	0,3%
Peinture des murs avant et après		5	125,00 \$	0,8%	175,00 \$	0,9%
Nettoyage de l'espace		1,5	37,50 \$	0,2%	52,50 \$	0,3%
Installation		5	125,00 \$	0,8%	175,00 \$	0,9%
Aide montage		5	125,00 \$	0,8%	175,00 \$	0,9%
Aide éclairage		2	50,00 \$	0,3%	70,00 \$	0,4%
Notice médiation		1	25,00 \$	0,2%	35,00 \$	0,2%
Rédaction communiqué		1	25,00 \$	0,2%	35,00 \$	0,2%
Gestion des réseaux sociaux pour diffusion		3	75,00 \$	0,5%	105,00 \$	0,6%
Démontage		4	100,00 \$	0,6%	140,00 \$	0,8%
Retour des œuvres (transport)			175,00 \$	1,1%	175,00 \$	0,9%
Coût de diffusion du projet			3 732,50 \$	22,7%	4 095,00 \$	24,9%
Téléphone, internet à usage professionnel	37,00 \$		148,00 \$	0,9%	148,00 \$	0,8%
Communication						
Documentation de l'œuvre (photographe professionnel)			500,00 \$	3,0%	500,00 \$	2,7%
Psychologue pour burn-out	140,00 \$		560,00 \$	3,4%	560,00 \$	3,0%
Alcool pour lutter contre le Double bind du milieu artistique			960,00 \$	5,8%	960,00 \$	5,2%
Imposition sur bourse de 20000\$			1 500,00 \$	9,1%	1 500,00 \$	8,1%
Entreposage des œuvres			250,00 \$	1,5%	250,00 \$	1,3%
Amortissement ordinateur	50,00 \$		200,00 \$	1,2%	200,00 \$	1,1%
Amortissement machines et outils	200,00 \$		800,00 \$	4,9%	800,00 \$	4,3%
Envoi de dossiers pour exposition (diffusion)		10	250,00 \$	1,5%	350,00 \$	1,9%
Gestion des refus et de la double injonction paradoxale (Cf Bateson)		5	125,00 \$	0,8%	175,00 \$	0,9%
Implication dans la communauté (Conseil d'administration, bénévolat)		5	125,00 \$	0,8%	175,00 \$	0,9%
RAAV	8,33 \$		33,33 \$	0,2%	33,33 \$	0,2%
Frais d'avocat pour les contrats		2	400,00 \$	2,4%	400,00 \$	2,2%
Rédaction du rapport de bourse		6	150,00 \$	0,9%	210,00 \$	1,1%
Transports, laisser passer mensuel bus	99,50 \$		398,00 \$	2,4%	398,00 \$	2,1%
Assurances travailleur autonome	47,00 \$		188,00 \$	1,1%	188,00 \$	1,0%
Comptabilité		4,5	112,50 \$	0,7%	157,50 \$	0,8%
Frais bancaire	12,00 \$		48,00 \$	0,3%	48,00 \$	0,3%
Augmentation du coût des matériaux	5 %					
Coût de gestion de projet			6 747,83 \$	41,0%	7 052,83 \$	42,8%
Total			16 461,83 \$	100,0%	18 584,33 \$	100,0%



CONSEIL
DES ARTS ET DES LETTRES
DU QUÉBEC



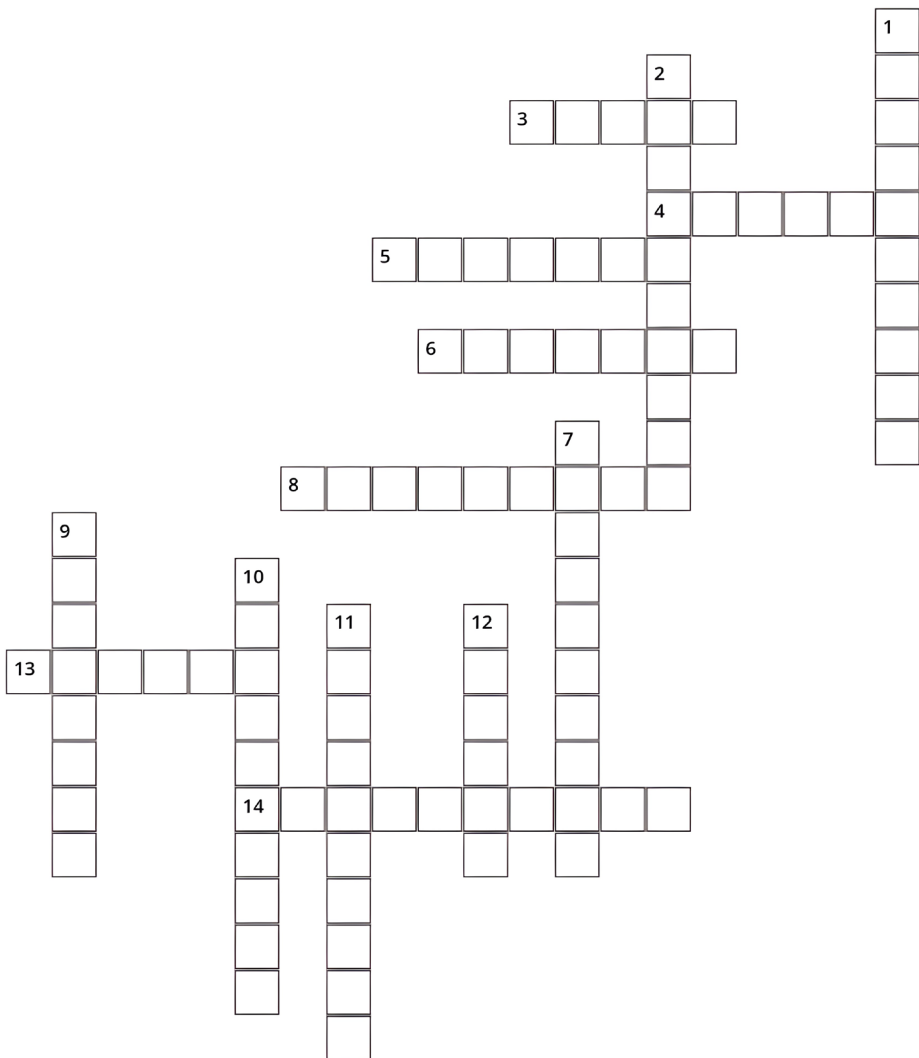
j'écris mon petit texte pour le zine anarchiste qui suit les règles de l'anarchisme contemporain à la lettre mes collègues vont m'approuver j'ai suivi toutes les règles non écrites du milieu avec non chalance je suis fier de moi je vais maintenant aller écouter un documentaire sur une secte sur illico pour me détendre et me sortir de mon quotidien

Horizontal

3. Institution artistique qui invite l'underground pour se donner bonne conscience
4. Mot magique qui justifie trois néons et un tas de gravier
5. Formulaire plus important que l'œuvre
6. Individu ayant zéro budget
8. Texte ou blabla idiot plus important que l'œuvre
13. Foire montréalaise où l'art se négocie comme des condos.
14. Critique institutionnelle devenue argument marketing

Vertical

1. Institution scolaire refusant catégoriquement de devenir pertinente
2. Art politique sans risque réel
7. Mot qui ne veut rien dire mais sonne universitaire
9. Texte artistique, vulgarisant la pratique, qui ne critique que les formes, jamais le fric.
10. Endroit où l'on boit du vin tiède en parlant de précarité
11. Monnaie d'échange pour artiste de la relève
12. Endroit alternatif qui finit par ressembler à ce qu'il dénonçait



Cartografías indisciplinadas: por qué Québec late al ritmo de América Latina

Decir que Québec forma parte de América Latina parece, para algunos, una provocación gratuita, un juego de geografía imaginaria. Sin embargo, basta rascar un poco la superficie –romper la costra rígida del discurso oficial– para descubrir que la pertenencia no siempre sigue las líneas verticales de los mapas, sino los ríos subterráneos de la historia, de la lengua, de la resistencia y del arte. Y en esos ríos, Québec fluye hacia el sur mucho más naturalmente que hacia el resto del Canadá anglófono, incluso más que hacia los Estados Unidos, donde la uniformidad cultural se impone como un dogma.

El Québec, con su francés norteño, sus luchas identitarias y su memoria de colonización, comparte con América Latina aquella ambigüedad fundamental: ser parte del imperio y al mismo tiempo su desacuerdo interno. Ser heredero de Europa sin ser Europa. Ser cuerpo americano con cicatrices coloniales. En ese pliegue de paradojas, lo que emerge es una sensibilidad común: una manera de hacer arte que es a la vez herida y celebración, testimonio y rebelión. Mientras en el discurso político –especialmente en la voz estrecha y defensiva de gobiernos como la CAQ– se insiste en trazar fronteras, en levantar muros simbólicos para proteger una supuesta pureza cultural, los artistas de Québec llevan décadas tendiendo puentes con el sur. Son puentes hechos de ritmos, de poéticas, de luchas compartidas contra la homogeneización neoliberal. Puentes tejidos con la lengua: ese francés que, aunque

diferente, comparte con el español y el portugués la misma raíz de fuego, la misma densidad emocional, la misma musicalidad que convierte la palabra en territorio.

El arte latinoamericano ha sido, históricamente, un arte de urgencia: nacido del exilio, de la represión, de la búsqueda de identidad, de la mezcla continua de culturas originarias, africanas y europeas. Y el Québec, a su manera, también ha vivido un exilio interno: la sensación persistente de ser extranjero en su propia casa, de tener que justificar su existencia cultural frente a la hegemonía anglosajona. De ahí que las afinidades sean tan profundas: ambos territorios entienden el arte como acto político, como espacio de supervivencia simbólica, como forma de resistencia íntima.

En América Latina, la creación nunca ha estado separada de la calle. Ni del grito. Ni del baile. El muralismo mexicano, la poesía chilena, la música afrocaribeña, la literatura rioplatense, las artes comunitarias andinas: todas ellas son manifestaciones donde el arte y la vida no se distinguen. Y algo de esta visceralidad también se encuentra en el Québec que no suele aparecer en los discursos oficiales: en la chanson engagée, en el théâtre de création, en las artes vivas que se permiten jugar con la fragilidad, la furia, el humor absurdo y la introspección luminosa.

La cercanía entre Québec y América Latina no es geográfica, sino afectiva. Es una cercanía de temperatura simbólica, no de clima. Mientras el frío del norte congela el cuerpo, el arte quebequense mantiene un corazón que late con la misma intensidad que el de sus primos latinoamericanos: un corazón que desconfía del poder centralizador, que rechaza el borrado de la diversidad, que sospecha de los discursos

simplificadores que buscan reducir la cultura a un catálogo de identidades fijas.

La CAQ y sus políticas de división, de restricción, de vigilancia lingüística y cultural, encarnan precisamente lo contrario: un intento de cerrar la definición de qué es Québec y quién tiene derecho a pertenecer. Es el viejo reflejo colonial de proteger una identidad al precio de empobrecerla. Pero el arte —siempre libre, siempre desobediente— responde con un gesto de burla elegante: un pied de nez que cruza océanos imaginarios y desarma fronteras con una sola frase poética.

Porque, en el fondo, ser latinoamericano no es sólo hablar una lengua romance: es pensar el mundo desde la mezcla, desde el conflicto creativo, desde la memoria múltiple. Es entender la cultura como un organismo vivo, indomesticable, imposible de reducir a un programa político. Y en esa definición amplia y abierta, Québec cabe con comodidad. No como un invitado exótico, sino como un primo del norte: un primo que comparte la misma risa amarga, la misma desesperación luminosa, la misma necesidad de transformar la experiencia humana en símbolo.

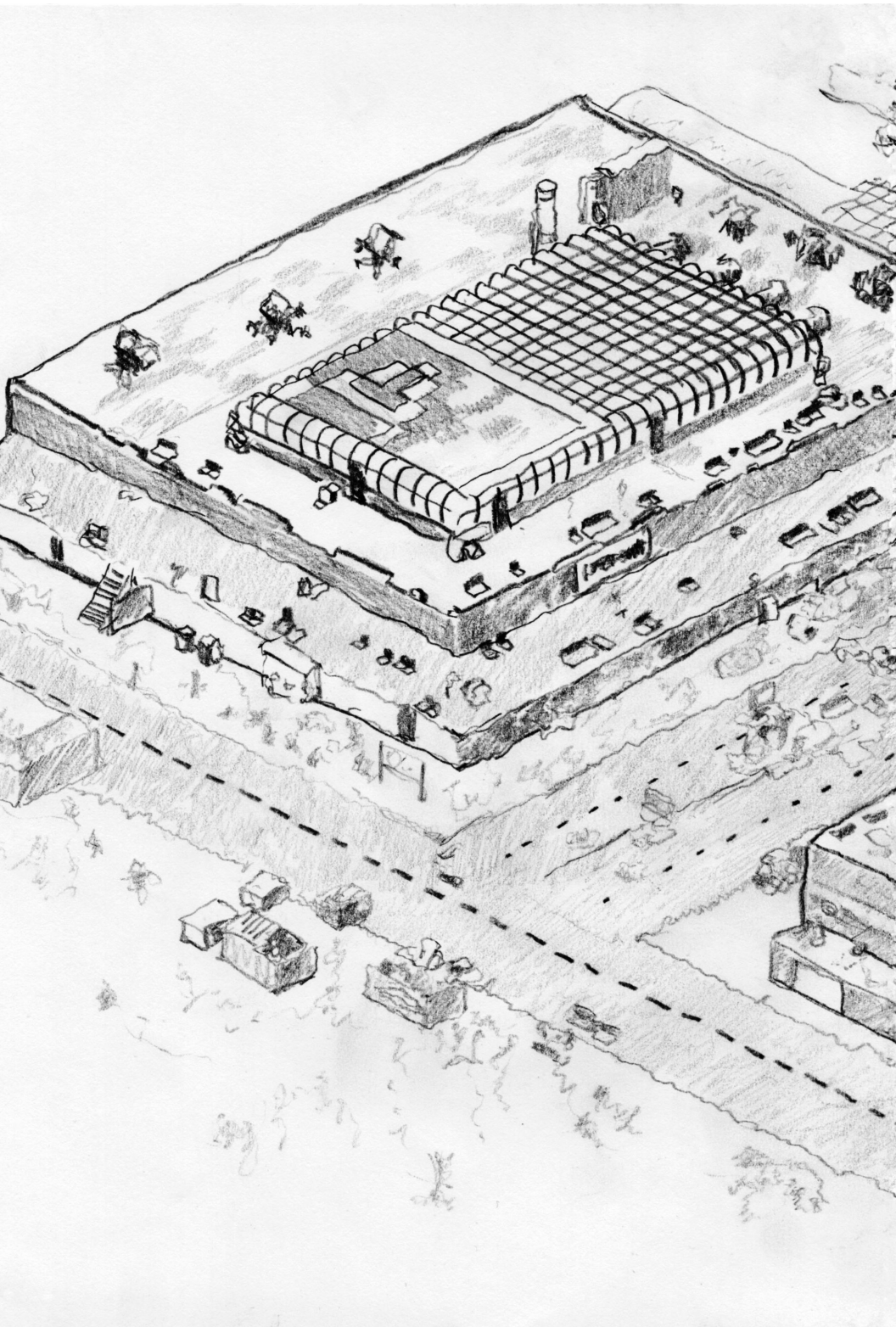
El arte en Québec y el arte en América Latina se encuentran en una misma tensión: la de existir al margen de los poderes que intentan normar la vida. Mientras los gobiernos hacen listas, los artistas abren preguntas. Mientras los tecnócratas ajustan presupuestos, los creadores inventan mundos. Mientras las políticas identitarias estrechan, la cultura se expande por pura obstinación orgánica. Por eso este lazo no es una metáfora: es una genealogía secreta. Un hilo rojo que atraviesa Montréal, Ciudad de México, Buenos Aires, Bogotá, Santiago, São Paulo y Québec. Un hilo que vibra

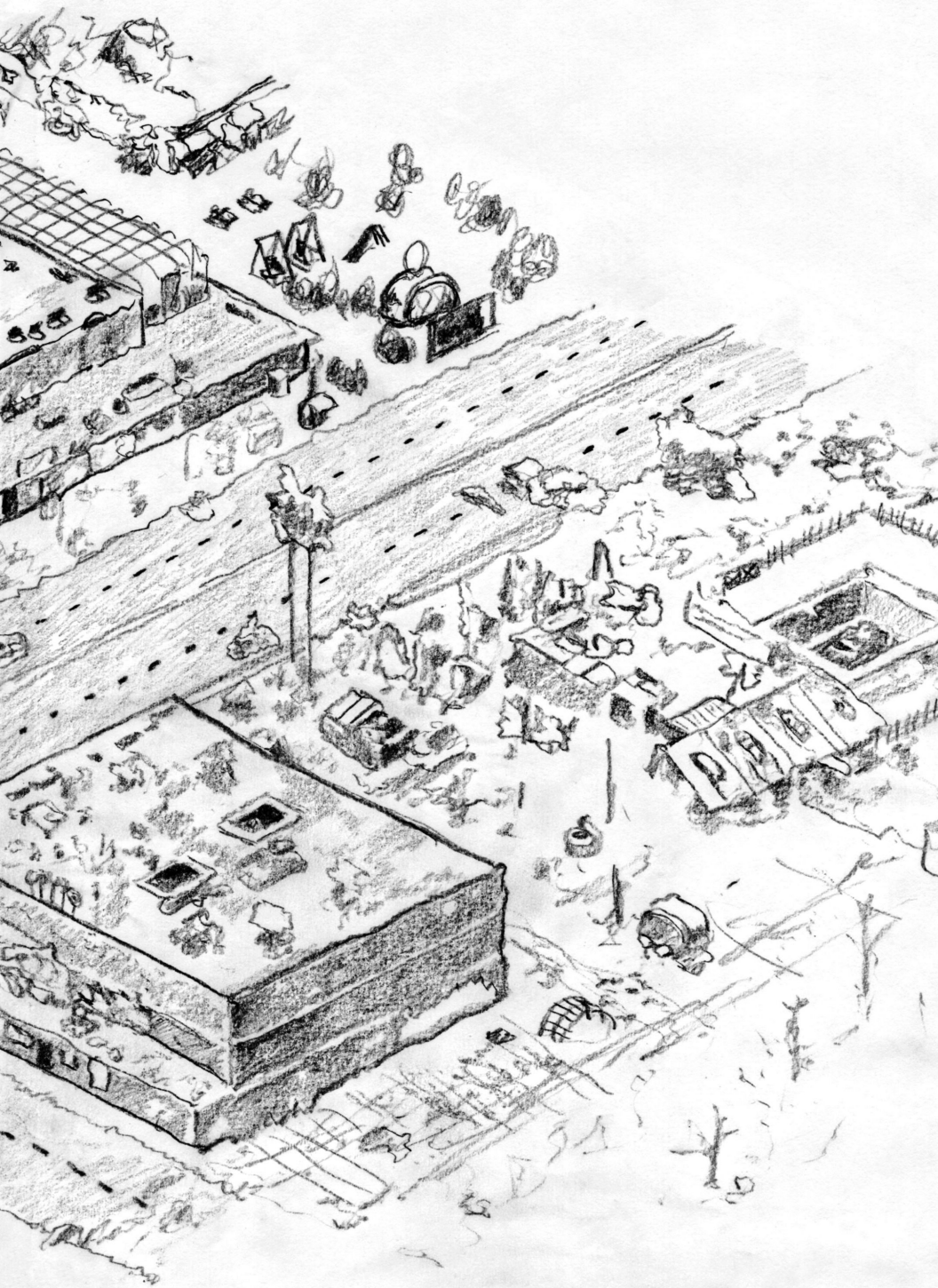
cada vez que un gesto artístico desafía la autoridad, cada vez que una obra desmantela la lógica utilitaria, cada vez que la imaginación se levanta contra la administración.

Así, cuando decimos que Québec es parte de América Latina, no estamos reescribiendo la geografía: estamos corrigiendo un silencio. Estamos recordando que la cultura, cuando es verdadera, ignora las fronteras políticas y abraza las afinidades profundas: aquellas que nacen de la resistencia, del deseo de libertad, de la memoria compartida de los pueblos que transforman la herida en arte.

Y ese gesto, hoy más que nunca, es necesario. Porque ante los proyectos de división, la cultura responde con unión. Ante los discursos de miedo, el arte responde con multiplicidad. Ante la rigidez identitaria, aparece la danza, la poesía, la pintura, el teatro, todos diciendo lo mismo con mil voces distintas:

Que somos más grandes que nuestras fronteras.
Que somos más diversos que nuestras definiciones.
Y que en la vibración entre el hielo y el trópico, también se hace América.

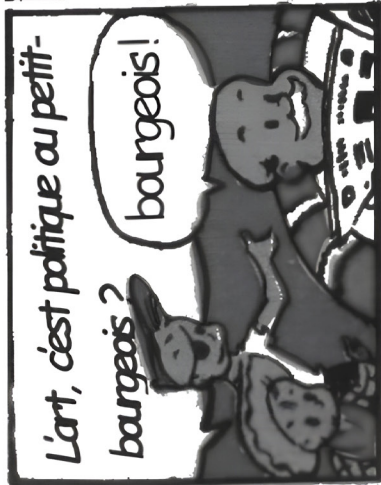




No Value Joe

and is

Carrière de mardo



Il y a un projet artistique que je ne ferai jamais
Dommage que ce soit le meilleur

Je suis un chevalier
Blindé comme un building
Armé comme un magasin
Dans un magasin
Et je défie avec mon épée le capitalisme
Et le capitalisme relève le cul, le duel
Et c'est bon signe je fais peur aux familles
Je promets aux enfants la vengeance
Qu'ils ne connaissent pas encore
Je fonce je suis un chevalier câlis
Aucune rangée me résiste
Je les décapite les rangées
J'explose les boîtes
Les légumes se cachent sous terre

Je prends une pause
Pour aiguïser mon épée bien sûr
Voler une bière au capitalisme
Réhel se promène à poil dans les rangées à la
pharmacie
Et on ne se fait pas arrêter par la police
C'est nous la police câlis

Après tout ça le capitalisme gagne bien sûr
C'est un tricheur tout le monde le crie au
chevalier le plus proche
Mais c'est gagné d'avance, et FUCK'EM
J'enlève mon armure
Bourrée de voleries
Fatigué
Après ma journée de travail

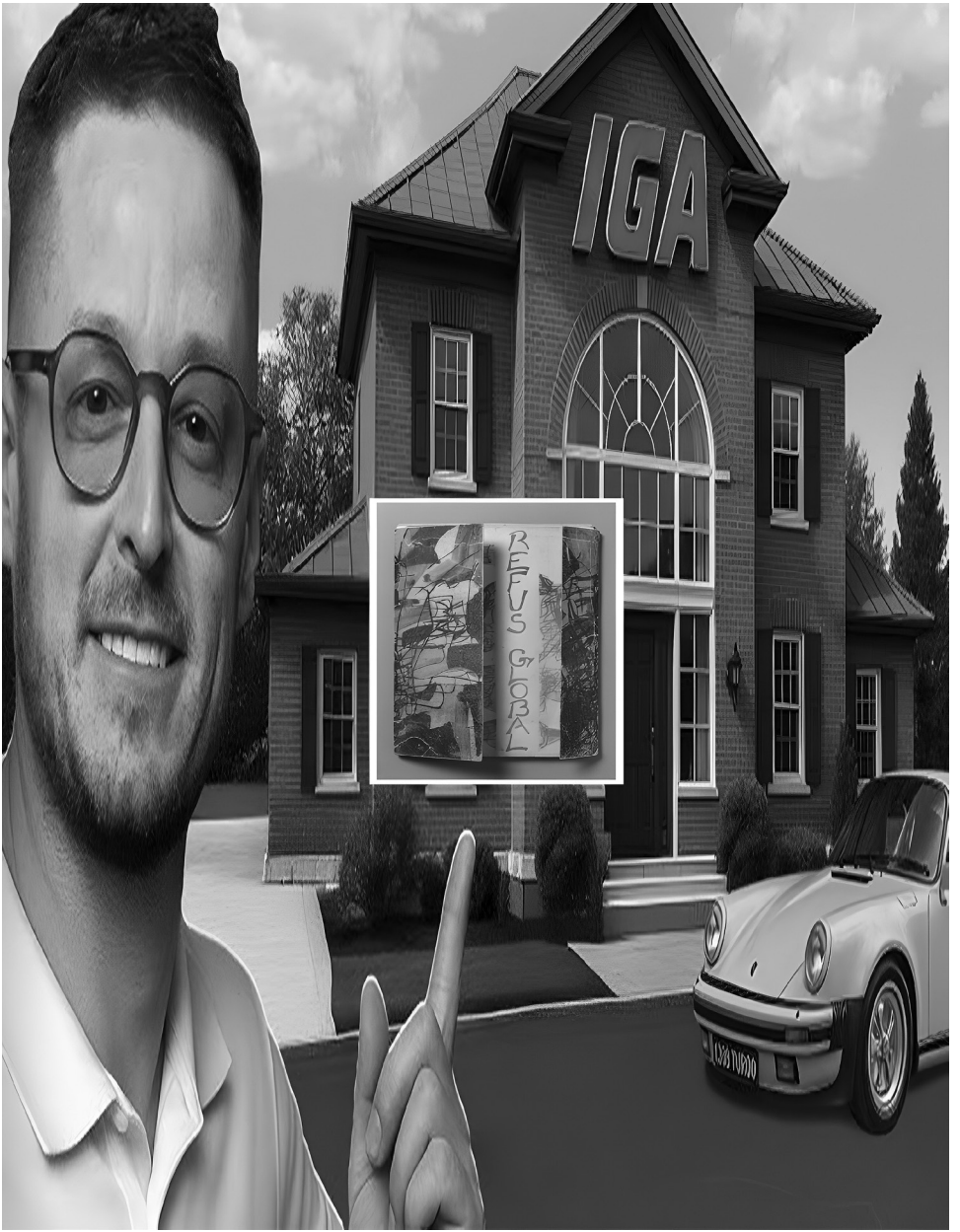
~~J'aimerais être une image~~

Faire pour le regard pour le fuir pour le faire
La chaise musicale l'a gagné perdu gagné gagné

Je suis domptée à disparaître pas paraître
Sans monter les mentons remonter les bijoux

Ils me trouvent si stupide dans mes robes elles
grattent
Les jupons s'enfuient avant moi je cale

J'aimerais te dire que j'aimerais te dire
Je ne sais plus où les mettre
Ils flottent sur l'eau tu comprends que
J'ai soif de marcher la tête vide j'ai soif de
marcher la tête vide



IGA

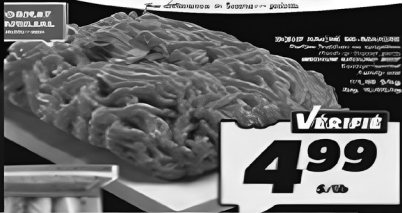
Le plus grand magasin de marchandises au Québec

PRIX VÉRIFIÉS VERIFIED PRICES

GARANTIE
ou points
Scène™ remis
GARANTIES
ou points™ remis
garantis



Les plus bas prix
sur les produits identifiés
ou
recevez automatiquement
la différence en points Scène™
Lowest price
on featured products for an additional 10% off
or difference in Scène™ points



Pendant les vernissages d'artistes qui servent la bourgeoisie et les événements réservés à ceux qui ne côtoient pas la classe populaire, on peut deviner le prix des chaussures plus facilement que le prix des oeuvres.

« C'est de valeur. »

On m'a proposé de participer à cette publication. On m'a dit qu'une personne en particulier pourrait aussi envoyer un texte. Quand j'ai su qui, je n'ai rien dit.

Il a été violent avec sa conjointe sur son lieu de travail. Les deux sont artistes. Ce n'est pas public. Je le sais uniquement parce qu'une femme de mon entourage a vu la police intervenir. Je refuse d'être associée à un agresseur. Je ne veux pas que mon travail soit collé au sien.

Cet anonymat me permet d'être présente sans avoir à gérer les retombées. Je le sais parce que j'ai moi-même vécu la violence conjugale de la part d'un artiste avec qui je travaillais parfois sur des projets. La reconstruction après cette violence est aussi un travail artistique : il faut refaire son parcours, lancer de nouveaux projets pour effacer ceux réalisés en collaboration dans son portfolio. Supprimer des lignes de CV créerait trop de trous et ferait perdre de la légitimité ; alors on les garde, tout en continuant à en avoir honte.

Pendant ce temps, les hommes violents profitent du travail des femmes qu'ils ont côtoyées et violentées. Ils utilisent notre crédibilité pour la leur. Ils avancent, récoltant les bénéfices de nos efforts et de notre silence.



commandez ici

order here



nouvelles acuités du vide

je n'ai rien à dire
à interpréter

je ne vois rien et pourtant
je regarde sans ciller

je suis restée longtemps assise
j'ai croisé mes jambes d'une drôle de façon
inconfortable
mais visuellement intéressante

j'ai passé un moment
à détailler ma posture
dans un épisode mental
de Tout le monde en parle

*

mes rêves reposent sur la redondance
d'émissions en bruits de fond

qui faisaient passer
l'ordinaire de mon adolescence

maintenant je réponds
avec leurs mots avec leurs visages
commercialisés

je n'ai rien à dire
à interpréter

je ne vois rien et pourtant
je regarde sans ciller

*

j'ai pris mon temps
pour répondre aux questions
de Guy A.

je n'ai fait qu'ajouter à la confusion
entre le 1% de la richesse globale
et le 1% du budget québécois réservé au CALQ

même dans ma tête je ne suis pas à la hauteur
de Margie Gillis à Sun News

j'ai perdu mon calme
je me suis étouffée dans mes chiffres

je leur ai donné raison

mes rêves reposent
sur la charité des institutions et des
millionnaires
qui m'en veulent
de ne pas me fondre dans le décor

maintenant je réponds
avec leurs mots avec leurs visages
commercialisés

*

je n'ai rien à dire
à interpréter

je ne vois rien et pourtant
je regarde sans ciller

je n'ai rien à dire
je suis une chaise
je reste assise

 n est là
pour les
artistes d'ici



Chronique d'une culture dévorée par sa propre vitrine

On raconte encore, dans certains cercles obstinés, que la culture respire. Qu'elle pulse dans les rues, dans les cafés, dans les salles de répétition trop froides l'hiver et trop humides l'été. Qu'elle se maintient comme une braise rougeoyante, prête à rallumer des incendies. Mais il suffit de tendre l'oreille, ne serait-ce qu'un instant, pour entendre le son beaucoup plus massif, plus sourd, plus lourd : celui des caisses enregistreuses, des notifications, des moteurs d'algorithmes qui moulinent la sensibilité humaine en poudre marchande.

La culture ne meurt pas comme meurent les êtres ; elle s'érode. Elle se délite. Elle s'efface par couches successives, comme une peinture trop longtemps exposée au soleil. Et ce soleil, aujourd'hui, a le visage d'une visibilité mercantile : lumière aveuglante, fausse promesse d'éclat. On ne crée plus pour parler, pour troubler, pour ouvrir les brèches ; on crée pour apparaître. Et dans l'économie de l'apparition, ce ne sont plus les artistes qui gagnent, mais les structures qui les entourent, qui les siphonnent, qui les digèrent pour mieux facturer l'ombre qu'ils projettent.

Il fut un temps où l'échange social – vrai, direct, parfois maladroit – portait la culture comme un organe vital. Une œuvre vivait seulement lorsqu'elle traversait quelqu'un, lorsqu'elle provoquait une parole ou un silence, une dispute ou une alliance. C'était une économie fragile mais

essentielle : l'art était un prétexte à relation. Maintenant, il est un prétexte à transaction. L'échange n'est plus social mais comptable ; la rencontre, quant à elle, s'est dissoute dans le pixel.

Le paradoxe est cruel : plus les œuvres circulent, moins elles touchent. Leur route est saturée de plateformes, d'intermédiaires, d'opérateurs logistiques de l'âme. Des entreprises immenses se nourrissent de l'impulsion créative : elles la capturent, la formatent, la découpent en segments mesurables, la vendent comme on vend de la farine ou du coton. La culture devient un produit dérivé de la culture, une série de fragments recyclables, calibrés pour glisser dans les flux du marketing. L'artiste, lui, demeure au bout du tuyau : une source que l'on presse, une ressource renouvelable tant qu'elle se plie aux exigences du marché de l'attention.

Et pendant que l'on brandit partout la sacro-sainte idée de « visibilité », les artistes eux-mêmes crèvent de cette luminosité artificielle. La lumière ne les réchauffe pas ; elle les assèche. Elle brûle leurs heures, leurs nuits, leurs forces, sans jamais augmenter leur marge de survie. Plus ils sont visibles, moins ils sont payés – car la visibilité est devenue la nouvelle monnaie, l'arnaque la plus élégante du capitalisme culturel. On n'a plus besoin de payer un créateur : il suffit de lui promettre qu'on le regardera. Mais qui regarde vraiment ?

La plupart du temps, ce sont des machines. Des compteurs. Des grilles statistiques. Le regard humain, celui qui transforme une œuvre en événement intime, a été remplacé par un immensurable tableau de bord. On ne parle plus d'émotion ; on parle de taux d'engagement. On ne parle plus d'expérience ; on parle de conversion.

Et les institutions culturelles, autrefois lieux de résistance ou d'audace, se retrouvent elles aussi prises au piège, vampirisées par des impératifs d'image, de rendement, de performance. Là où avant il fallait défendre l'inutile – ce noble inutile qui rend l'existence respirable –, il faut maintenant prouver que l'art génère des retombées. L'artiste devient un entrepreneur malgré lui, forcé de présenter ses œuvres comme des prototypes d'entreprise, des produits culturels au potentiel économique mesurable. Le geste gratuit devient suspect. Le geste nécessaire devient non rentable.

Pendant ce temps, autour de cette économie du presque-rien, prolifèrent les structures externes : agences de communication, distributeurs, plateformes, organisateurs d'événements, courtiers symboliques, gestionnaires d'image et de pseudo-impact. Ces entités ne créent rien : elles exploitent, filtrent, conditionnent, maquillent. Elles facturent des passages, des relais, des portes d'accès. Elles gonflent leurs profits à chaque étape, captant la valeur qui devrait revenir à celles et ceux qui produisent réellement quelque chose.

Autrefois, on disait que l'art était un langage. Aujourd'hui, il est un marché linguistique : un ensemble de signes dont on évalue la rentabilité prévisible. La poésie se retrouve indexée, la dissidence, sponsorisée, et la profondeur, simplifiée pour s'adapter au format carré d'une publication. Tout ce qui n'est pas immédiatement vendable est élagué. Tout ce qui dépasse est raboté.

Pourtant, quelque part sous la surface, une rage couve. Une rage douce, presque tendre. Une rage anarchiste qui murmure que la culture ne doit

rien à personne. Qu'elle n'est pas une ligne budgétaire, pas un indicateur de croissance, pas un produit à optimiser. La culture n'appartient pas au marché ; elle lui a été kidnappée. Et peut-être que la seule résistance encore possible consiste à refuser la forme même de cette économie – à créer pour personne, ou plutôt pour ceux qui sont encore capables de rencontrer une œuvre sans demander quel est son taux de clic.

L'art n'a jamais eu besoin de permission pour exister. Il n'en demande pas davantage aujourd'hui. Ce qui l'étouffe, ce n'est pas la perte d'intérêt du public, ni le manque de moyens : c'est le détournement de sa fonction vitale par des machines sociales obsédées par le profit. Ce qui meurt, ce n'est pas la culture ; c'est l'écosystème autour d'elle, devenu trop toxique pour la laisser respirer.

Mais la mort d'un système n'est pas la mort d'un geste. Et peut-être que de cette érosion sortira un terrain plus fertile, un sol débarrassé des intermédiaires inutiles, des marchands de visibilité, des gestionnaires de traces numériques. Peut-être qu'un jour la culture redeviendra ce qu'elle était : une manière d'être ensemble, une manière de résister, une manière de parler sans vendre, de partager sans mesurer, de créer sans permission.

Et peut-être qu'à ce moment-là, enfin, les artistes cesseront d'être des sources et redeviendront des forces.

NO PLATFORM



FOR

FASCISTS!

Chronique nécrologique — *La Peinture Moderne*

Avis paru en ce dernier trimestre de l'an 2025.

C'est avec une émotion soigneusement tamisée — parce que trop d'émotion ferait kitsch — que nous annonçons le décès de **La Peinture Moderne**, survenu le **12 décembre 2025**, dans un loft anonyme du 18^e arrondissement où elle séjournait, affaiblie, entre deux expositions « immersives » en réalité augmentée.

Cause du décès

Épuisement général.

Après avoir passé un siècle à se réinventer tous les dix ans, à se contredire, à se déconstruire, à se reconstruire, à peindre avec tout sauf un pinceau et à s'expliquer via des textes de commissaires d'exposition de 12 pages, La Peinture Moderne a finalement rendu l'âme, terrassée par son dernier combat : et maintenant quoi?

Biographie express

Née officiellement vers **1860**, La Peinture Moderne fut un enfant rebelle, refusant obstinément de ressembler à ce que les gens voyaient vraiment.

Elle connut une adolescence turbulente (fauvisme, cubisme, tout ce qui se termine en *-isme*), avant de sombrer dans une crise existentielle prolongée appelée « art conceptuel ».

Ses proches affirment qu'elle n'a jamais vraiment compris ce qui s'était passé à partir de 1950, mais qu'elle a fait semblant — pour rester pertinente.

Famille et survivants

Elle laisse dans le deuil :

La Peinture Contemporaine, qui assure que « tout va bien, vraiment ».

Le Marché de l'Art, qui pense déjà à comment vendre la dépouille.

Les Installations Multimédias, trop occupées à clignoter pour commenter.

Et une foule de critiques qui affirment l'avoir toujours soutenue, rétroactivement.

Cérémonie funéraire

La cérémonie — sobre mais étonnamment subventionnée — aura lieu **début janvier**, à la **MNBAQ**, où chacun est invité à venir se recueillir, murmurer « je crois que je comprends », et hocher la tête d'un air grave devant ses dernières œuvres, exposées à titre posthume.

La famille demande de ne pas apporter de fleurs : Une simple donation suffira.

L'hivers ta langue colle au fusil

Tu te caches dans l'eau bouillante
Crèches comme Jésus de Montréal

Le coucher de pluie
Lèche à pleines rues
La glace sèche
Les coins canins
Les feuilles molles
Les votes mouillés

La lumière rougit

Tu n'as pas dit ton dernier choix

La lumière du vin

Ils noient par plaisir
Les villes
Les pierres méconnaissables

Des poils percent le stationnement
Saignée verte
Lumière rouge
Sous-sous-traîtance
La loi conduit dangereusement
Vers le réveil

Je vois chiffre
Dans la lumière du vin

Sens de la visite



j'étais très critique du milieu de l'art des institutions et des conseils des arts mais finalement j'ai reçu 40k de bourse fak tout est beau les oiseaux chantonne je peux même m'acheter les petits poulets déjà cuits au iga jobidon sans souci et j'aime mes collègues artistes ils font un travail essentiel ils montent la garde sur le monde ils sont des sonnettes d'alarme j'aime même les profs d'université qui chialent quand ils ont pas eu une de leurs deux demandes au calq ou au caq nous formons une communauté

Commissaire carriériste cherche artiste performeur cheap-labor

Tu sais, ce raisin – le commissaire carriériste récemment converti à l'art performance – celui qui se pavane avec un carnet d'invitations comme un trophée, et devant qui tout le monde se sent soudain obligé de sourire. Celui qui n'a jamais vu un corps en performance, jamais senti la sueur, jamais éprouvé l'urgence d'une énergie partagée. Il ne sait rien. Il reconnaît quelques noms, confond les pratiques, ne connaît aucun·e performeur·euse. Et pourtant, il se rêve architecte des événements prisés, curateur visionnaire du « nouveau spectacle », stratège de la prochaine ovation debout.

Il cherche un performeur. Du cheap labor. Un corps disponible pour remplir son vernissage de gestes, de présences, de bruit – tout ce qui peut créer un flux de bourgeois bohèmes, générer du contenu, augmenter la fréquentation. Tu es là, ton corps comme instrument, ton temps comme marchandise, pendant qu'il boit son vin blanc et fait ses calculs : « ah c'est hot, la fille du CALQ qui sort jamais est ici ». Tout ça pour quoi ? Pour l'achalandage. Pour que son nom brille sur les murs d'un centre en quête de chiffres. Zéro communauté, zéro soutien. Personne ne s'intéresse à ce que tu fais. Tu es réduit·e à ton pouvoir d'attraction. Le edgy performe mieux en story Instagram, on suit les stats depuis des mois.

Ces commissaires-là se nourrissent de l'urgence et de la créativité des autres, comme des parasites polis.

"Somewhere in my life I was taught that there was a heroism in this irrational demonstration of commitment. And, while I do think there is value in the sacrifice inherent to emotional labour, locating that worth in neoliberal values of endless persistence is useless and damaging." Nos pratiques ne sont pas des trophées. À accepter leurs requêtes, on se retrouve sans résonance, seul.e à réfléchir sur nos gestes, sans repères pour déployer la pratique, sans espace pour vibrer avec celles et ceux qui y sont réellement sensibles.

L'art performance n'est pas une décoration. Ce n'est pas un gadget curatoriel, ni une marionnette pour ambitions carriéristes. Et pourtant, ils continuent de s'approprier nos corps, nos gestes, nos présences – juste le temps d'un vernissage – pour mieux se mettre en valeur, sans rien comprendre ni soutenir. Notre énergie devient leur effet de surface, leur pseudo-hype, leur fausse reconnaissance.

« Ah oui, tu aimerais utiliser des flammes ? Il faudra signer une décharge, nos assurances ne couvrent pas ça. Dommage. »

« Peux-tu faire quelque chose de plus grand public ? On attend des enfants ce soir. »

Nous savons que la sueur, le sang, la fatigue ne sont pas des accessoires. Nous savons que la force d'une action, la porosité d'un corps face au public, la présence même – tout cela fait faux bond à la logique carriériste et petit-bourgeoise.

Il faut le rappeler : l'art performance s'est historiquement développé en parallèle, et souvent contre, les logiques commissariales. Il est né de pratiques auto-organisées, de réseaux

affinitaires, de communautés souterraines, de gestes sans médiation professionnelle, sans validation institutionnelle – hors des circuits marchands. Les artistes produisaient leurs propres cadres, leurs propres temporalités, leurs propres conditions de réception. L'organisation faisait partie intégrante de la pratique – pas un service externalisé, pas un métier distinct.

Ce n'est que récemment que cette architecture singulière s'est vue confisquée. Que l'auto-organisation s'est raréfiée. Que les artistes ont commencé – parfois par fatigue, parfois par précarité – à déléguer cette dimension essentielle à des « professionnels » autoproclamés commissaires. Et avec cette délégation est venue une normalisation : formats digérables, risques assurables, récits lisibles, gestes rentables. L'art performance, vidé de ses conditions d'émergence, se retrouve instrumentalisé comme contenu événementiel.

Alors non. Nos corps ne sont pas vos outils. Nos pratiques ne sont pas vos tremplins. L'art performance n'a pas besoin de votre reconnaissance pour exister – mais elle souffre de votre appropriation.

Alors, cher commissaire carriériste, cher job-seeker culturel en quête de prestige : allez chier.





La pensée libre et le monde en devenir

Plusieurs réalités existent en dehors de nos constructions collectives.

Elles ne renvoient pas stricto sensu au monde décrit par les grands récits historiques défendus par nos institutions.

Parce que ce monde-là est bâti sur la spoliation, Sur des langues écrasées et dominées par les échanges commerciaux.

Réduites à leur fonction communicationnelle et totalement vidées de leur poésie.

Dans ce monde-là, des peuples sont renommés et divisés pour mieux être conquis,

Mal informés de leur propre histoire et amputés de leur spiritualité.

Des communautés entières violées dans leurs valeurs et pillées dans leurs ressources
Un monde construit sur des corps classés et hiérarchisés.

Des corps-objets, sexualisés à outrance ou ramenés à leur potentiel mécanique.

Des machines-humaines qui servent le pouvoir
Le pouvoir de la finance et des marchés qui engendrent les pouvoirs

Le colonialisme n'est pas derrière nous.
Il parle encore dans les lois, reproduit les

systèmes à l'identique et organise les catégories.
Il respire dans les marchés et essentialise les
cultures humaines

Ses comportements extractivistes font des rituels,
des actions de sauvages et de barbares.

Ce système fait paraître le respect, la
sensibilité, la gentillesse et la modestie comme
des tares à éliminer.

La compétition prime d'abord. Faire seul, prendre
tout pour soi, aveugler l'empathie.

Des hommes durs et des femmes molles, des enfants
soumis et enculturés.

Machine vulgaire qui tue la création, qui détruit
la diversité et lisse la pensée.

La prédation dicte la valeur de la vie et
lesquelles peuvent être sacrifiées dans le silence
collectif : Enfants d'ailleurs et aînés d'ici.

Autochtones des Amériques ou aborigènes d'Océanie
Vos rêves sont maintenant à eux, ils sont des
marchandises sans esprit.

Ouvriers du quart-monde et esclaves du capitalisme
sauvage.

Vous bâtissez vos tombes que vous ramenez chez
vous le soir.

Vos corps épuisés sont maintenant à eux.
Vous n'apprenez plus rien. Et vous ne pourrez plus
jamais changer.

L'imaginaire s'étirole. Et la curiosité est morte.
<https://gouride.bandcamp.com/music>

Animaux décharnés et mécanisés. Pas plus sensibles que la roche sur laquelle vous marchez
Vos chairs sont désormais à eux. Votre sang coule au nom de la survie.

Mais on nous a menti.

La poésie est dans vos yeux. Vous ressentez la souffrance.

Notre opulence acquise nous enlise dans la paresse alimentaire.

Qu'il soit interdit de vous abattre désormais. Que la viande soit un meurtre.

Toutes ces personnes qui finissent par devenir ce qu'elles mangent : Même violence, même gaspillage et même hébétude

Que les carcasses qui font sur les étals.
Le vivant se doit d'être libre !

On nous a appris à croire que la domination est naturelle, que l'autorité est nécessaire.

« Il est dans la nature de l'homme de contrôler son environnement et de pourvoir à ses besoins en pillant la collectivité », nous dit-on.

C'est une totale absurdité devant le changement de changement.

Il n'existe pas de nature humaine, mais seulement des processus d'humanisation.

Des relations qui se construisent et des mains qui s'entraident.

Que l'ordre justifie la violence lente, quotidienne

et administrative.

Que la bureaucratie est essentielle à la gestion de l'économie !

Elle-même qui emprunte ou vole à la pensée écosystémique pour s'ériger en pseudoscience de l'organisation des mondes humains.

De vulgaires mensonges.

Sans fondement aucun dans le temps profond et sans assise nulle part dans nos manières d'être au monde.

Les empires n'ont jamais tenu par le consentement, mais par la peur, la dette, la faim et l'oubli organisé.

Leur mortier est violences et guerres.
Liants que nous transférons désormais dans le consumérisme.

Maintenir l'effort de guerre : de l'acier pour les armes, du pétrole pour les jouets.

Ces mêmes empires qui se sont érigés sur les épaules des autres, les empêchent soudainement de valoriser des différences qui font une différence pour eux.

Notre espèce est tout à coup fragmentée et réorganisée selon des particularismes superficiels. Sans comprendre les voisins qui nous entourent, comme si nous apparaissions ex nihilo.

Pourtant aucune vie ne peut s'expliquer par elle-même.

Aucune cellule ne saurait être en vie sans les

cellules qui l'entourent.

La pensée libre n'est surtout pas une utopie naïve.

C'est un outil de lucidité.

Un territoire précieux à négocier constamment et à défendre par les mots et la créativité.

Elle révèle que le pouvoir n'est jamais stable, qu'il tremble dès qu'on cesse d'y croire, qu'il dépend de notre obéissance plus que de sa force.

L'ordre est relatif et le désordre est déjà partout.

Le désordre est pourtant l'état normal des choses. La pensée heuristique est celle qui fixe ses propres buts.

Elle expose l'arbitraire des hiérarchies. Celles qui exploitent, enferment, domestiquent et détruisent.

Au nom du progrès, de la sécurité et de la croissance.

Rappelons-nous que la majeure partie de la planète n'a pas encore passé un coup de fil.

Nous refusons ce monde où le technico-scientifique organise la vie.

Nous refusons de contribuer à la construction de cette dystopie technofasciste.

Nous refusons d'être muselés par le néolibéralisme.

Chien de garde du capital qui anéantit toute expression libre.

Rend caduc les marginalités et limitent nos alternatives pour habiter le monde.

Il y a d'autres possibles qu'un monde triste reproduisant constamment les inégalités.

Où la terre est une marchandise, où les animaux sont des unités de production,
Où la pauvreté est présentée comme un échec individuel.

Alors que la réussite est attribuée au cumul matériel et au gaspillage énergétique.

Un pillage collectif déguisé en émancipation.

Allez à Cancun cet hiver, ça vous fera un bien fou.

Nous sommes une seule espèce. Et nous avons en commun, nos manières d'être différents.

Toute cette violence n'est apparue que très récemment dans notre histoire collective.

Les grands empires prennent racine dans l'Antiquité tout au plus.

Ce qui est très récent pour les homos erectus que nous sommes.

Prenons garde, à notre langage et à notre écriture.

Car nos mots prolongent la mémoire de nos bourreaux.

Nous en citons les noms et nous y référons comme à des idoles.

Répétons leurs récits, leurs mythes et leurs exploits.

Pourtant, ils ont tombé déjà les grands empires. Emportant leurs manigances avec eux.

Des dispositifs de manipulations qui partent dans les égouts avec le sang de leurs citoyens.

De la propagande douce qui, tranquillement, nous empêche de parler.

Nous faisant douter des nôtres.

Alors qu'il faudrait que chaque personne se méfie avant tout d'elle-même.

Pour éviter les discours boiteux poussés au fond de la gorge.

Il faut s'informer et parler.

Il faut demeurer dissident.

Il est obligatoire de rappeler que toute autorité doit être négociée, Qu'elle est fragile et réversible !

Que si elle ne peut se justifier, elle doit être démantelée !

Et que ce qui a été construit par la domination Pourra bientôt être démolé par la pensée libre, l'imagination et la résistance collective. Un ordre différent est en mouvance.

Un ordre de l'amour et du respect pour la vie.

Il ne fera de compromis, ni aux dieux ni aux robots.

Il mettra en miette les récits factices de l'histoire récente

Et ridiculisera les mythes absurdes qui justifient le contrôle et la soumission depuis l'Antiquité.

Il nous rappellera qu'au final, personne n'a eu à la rembourser la dette de l'Empire romain.

je gagnais 125 000\$ par année comme prof d'université en art dans une institution en amiante et j'étais en contradiction avec moi-même 24/7 et j'étais boursoufflé d'angoisse d'alcool et de haine de moi et de mes collègues et de mes étudiant.e.s et mes étudiant.e.s me méprisaient en cachette disaient que mon expo à chiguer était du caca mais au moins dans mon texte de démarche que personne ne lira j'ai pu écrire que ma pratique post-conceptuelle-indisciplinaire était en dehors des lois du marché

Je m'engueule encore avec les annonces

Aimer en sens inverse

Les signes ça n'existent pas
À la taverne chez gratis

Commentaires désactivés

Mâle de paix

Mes seins plus petits que nudistes
Des forêts portatives
Je me cours dedans
Et toutes les rivières me suivent

Un lac c'est un peu une île
Tous mes magasins sont ouverts
Le féminisme passe de mon sexe aux autres
Et je me dis c'est merveilleux rien à redire=

je gagnais 125 000 par année j'étais prof d'université en art
j'étais un petit bourgeois qui s'ignore mais je faisais régulièrement la leçon à des collègues artistes qui ont de la misère à faire 10k par année lorsque nous prenions un verre au noctem je me faisais acroire très fort que j'étais dans le même monde la même classe sociale qu'eux j'avais une haleine de merguez je ne leur payais pas la facture

... vendu autant de tableaux qu'il l'aurait espéré. Son goût prononcé pour l'art l'aurait incité à ouvrir sa propre galerie pour vendre ses œuvres.

... gnon qu'ils auraient mélangé avec une solution appropriée. Ils auraient recouvert les pots et auraient laissé repousser le tout. A tous les deux jours, ils se seraient rendus à



UN LABO CLANDESTIN DE "CHAMPIGNONS MAGIQUES"!

Pour atteindre ce but, il lui aurait fallu beaucoup d'argent. Il en avait très peu. À peine \$1 000 qu'il avait investis dans la création du laboratoire de champignons magiques. Il avait rejoint les services de sa compagne des dernières années, Suzanne Royer, 38 ans.

Le couple aurait déniché une maison à louer au bout de la rue Catherine, à La Plaine. L'endroit leur semblait idéal. Ils auraient transformé deux chambres de la maison en laboratoire. Ils auraient bûé des tablettes, acheté des pots de verre



de
La Plaine l
rance des c
lle n'aurait
pour l'éclair
inutilité des

Leurs dé
auraient sur
sidents de l
tail parti de
policiers de
les agents
cours de str

Le lundi
lieutenant
mandé à ur
détail de de
Languaull,
La Plaine, c
toire. Denis
Suzanne Ro
claire les on
général pe
quo d'autre
de son con
Ils ont
\$50.000 d

Ca enc contenait plusieurs Be
que prêts pour la vente sur l

DANS 1 110 POTS - \$50 000

Ca enc contenait plusieurs litres de champignons magi-
que prêts pour la vente sur le marché noir.

de la procédure judiciaire.

ALLO POLICE

POTS: \$50,000 DU PUISSANT HALLUCINOGENE

Photo: S. B. / Agence
Photo: S. B. / Agence

L'ARTISTE-PEINTRE ESPÉRAIT
FAIRE UN COUP D'ARGENT
POUR S'OUVRI
UNE GALERIE D'ART...

Justice de



Pièce de théâtre short'n'sweet pour diffusion dans ta tête

Personnages

- ØV — chœur, narrateur·rice, conscience acide, ironique, abrasif.
- PG — charmeur, blagueur, critique auto-proclamé, manipulateur social.
- La Foule — voix multiples, admirateurs et complices.
- La Direction — voix administrative, froide et procédurale.
- L'Œuvre — voix enregistrée, poétique et politique, accent hispanique.

SCÈNE 1 — L'ENTRÉE DANS UNE NOUVELLE COMMUNAUTÉE

(Lumière crue, larsen, bruit de foule. ØV face public, micro débranché.)

ØV

Bienvenue à Pièce de théâtre short'n'sweet pour diffusion dans ta tête. Ici, tout est allégorie.

Voici PG: un L, un P, le charme en costume de blague, le rire comme arme de manipulation.

(PG entre, slow motion, salue la Foule avec un clin d'œil, tape quelques épaules.)

PG

Ah! Mes amis! Quelle chance de vous voir ici.

Riez! Discutez! Soyons critiques ensemble... mais pas trop.

La Foule

(en chœur, admirative)

Il est fin. Il est drôle. Il nous comprend.

SCÈNE 2 — LA SCULPTURE PUBLIC PAS LOIN DE LA RIVIÈRES TÉTON-CHARLES

(Projection d'une œuvre publique. Bruit d'une bombe de peinture, sifflement. PG s'avance.)

PG

L'art public? Décoration. (*tague agressivement*)

L'Œuvre (*voix off, vibrante et politique*)

Je suis née dans les rues d'Amérique latine,
mes couleurs parlent de dictatures, de frontières,
de violences invisibles et de luttes ignorées.
Chaque trait est une voix, chaque mur un manifeste.

ØV (*voix off, nuancée*)

Il n'a pas écouté. Il rit. Il signe.
Chaque geste est un alibi, une pirouette pour sa carrière.

PG

C'est un geste artistique. Une *taquinerie*.
(*sourire charmeur, regarde le public*)

La Foule

Courageux! Provocant! Sublime!
(*Silence. L'Œuvre reste muette, effacée.*)

SCÈNE 3 — LA NOMINATION À BAVAL

(*Bureau blanc, dossiers empilés. La Direction feuillette, secoue la tête.*)

La Direction

Incident regrettable... mais le profil est irréprochable.
Lichage impressionnant... mais juste une tite maîtrise en art.
Ses notes de cours, son charisme... uhmm

PG

Je transmettrai la critique. J'enseignerai LA critique!
(*sourire, joue avec une cravate imaginaire, clin d'œil à la Direction*)

ØV (*voix off, confiante*)

Université **Baval**: où la neutralité est complicité.
Le charme devient la caution.

SCÈNE 4 — LE COURS D'ART RADIO-ACTIF & MULTI-ACTIF

(Salle de classe, tableaux conceptuels, PG au tableau.)

PG

La morale? Une gêne.

Suivez-moi, riez, questionnez... mais surtout admirez.

ØV (voix off, déprimée)

Le pouvoir adore les sourires.

Les lignes floues deviennent portes ouvertes sur le privilège.

La Foule

(murmure)

Il est drôle, brillant, irrésistible.

(Une étudiante échange un regard avec PG, sourires complices.)

SCÈNE 5 — LE VERNISSAGE À CLIN D'ŒIL DE POISSON

(Centre Clin d'Œil de Poisson, musique saturée, vernissage tendu.)

PG

Je décide qui compte ici. Et qui rit le plus fort.

(Il s'approche de sa petite amie, puis d'une étudiante. La tension explose verbalement, la foule crie, clash de sons.)

La Foule

Chut! On protège le chaos! On protège **PG**.

Ses débordements équivaux à des invitations potentielles, reconnaissance, places dans les jurys.

ØV (voix off, dépassée)

On farne sa yeule, on applaudit,

les codes deviennent chaînes,

et le charme, un masque de tous les abus.

(Fin sur un larsen saturé, PG souriant au milieu du chaos, La Foule en liesse, ØV hurlant ses mots dans un micro débranché.)

Retrato de identidad 3.

Alguna vez alguien me preguntó ¿por que haces collage?

Porque para mi es una constante reconstrucción de mi identidad a través de las imágenes que voy encontrando en las hojas de diferentes revistas. Es generar un archivo para después ordenar, clasificar, componer y pegar esos pedazos que alguna vez las circunstancias de la propia vida se encargaron de fragmentar y a mi me toca reorganizarlos en una imagen que se adapta a mis circunstancias actuales, a través de este medio doy orden y nuevos significados a mi estar en el aquí y ahora, y la imagen resultante es como un retrato del momento en el que entro en proceso de construcción.

Enviado desde mi HUAWEI Y9a

DES SURPRISES
pour Janette

ALLO VEDETTES



L'IMPOSSIBLE
LIBRE-ÉCHANGE CANADIEN

ÉPIDÉMIE DE
FAKE SCIENCE

L'AGONIE
EN CISJORDANIE

L'actualité

DEPUIS 1976
50
ANS
ET PLUS ACTUEL QUE JAMAIS



LES PERSONNALITÉS DE L'ANNÉE

JANETTE BERTRAND ET ARNAUD VAILLANCOURT

MARWAH RIZOY | LES « DIGITAIRES » DE L'ITINÉRAIRE | FLORENCE LONGPRÉ | LUGUENTZ DORT



PARIS
MATCH

Antoine de Caunes et Daphné Roulier
"ENTRE NOUS, ÇA A ÉTÉ UN COUP DE Foudre INOUI"
Les confidences d'un couple
qui a fait une force de ses différences

UKRAINE

La chimère du capitalisme

« Achète maintenant, paie plus tard. » Ce slogan-là, on ne l'a pas juste entendu. On l'a intégré, digéré. Il nous colle à la peau. Il promet l'accès, la liberté, le confort. Mais c'est un piège. Un piège bien ficelé. Un piège rentable. Un moment donné j'ai lu sur une clôture d'une maison monstre aux U.S.A « Freedom is not free. » Ces mots la résonnent toujours en moi.

L'endettement personnel, surtout chez les jeunes, est devenu un mode de vie imposé. Pas un choix. Pas un caprice. Un réflexe de survie dans un monde qui nous pousse à consommer pour exister. Et pire encore : on nous dit que c'est ça, être « responsable ». Ça mérite d'être remis en question. À l'école, on t'apprend à faire de l'algèbre et calculer la trigonométrie, mais pas à lire un contrat de carte de crédit. Selon la chercheuse à l'IRIS Julia Posca, l'ignorance financière des jeunes n'est pas une négligence individuelle, mais bien une conséquence du désengagement de l'État en matière d'éducation économique. L'abandon des cours d'économie familiale n'a pas aidé.

Comment veux-tu éviter les dettes si personne ne t'explique comment elles fonctionnent? Des mots comme « taux variable », « intérêts composés », « paiement minimum »... on dirait une langue étrangère. Et pourtant, c'est la langue de nos dettes. Et elle nous frappe de plein fouet dès qu'on passe l'âge de majorité.

On nous parle d'économie de marché, mais jamais de marché de la dette.

C'est comme si on nous lançait dans une arène sans armure.

Mais ce n'est pas juste une question d'éducation. C'est aussi une question de système. Le capitalisme a réussi un coup de maître : nous faire croire que plus on consomme, plus on est libre.

« T'as pas les moyens? Ce n'est pas grave, on va te le prêter. Tu veux exister socialement? T'as besoin du dernier téléphone, de la nouvelle paire de souliers, de ce voyage que tout le monde fait. » On confond liberté et pouvoir d'achat. Et tant pis si ce pouvoir vient avec une laisse en cuir et une limite de crédit.

Maxime Ouellet, sociologue et professeur à l'UQAM, l'explique bien : On n'est pas libre de consommer, on est programmé pour consommer. L'endettement est un instrument de gouvernance néolibérale, une manière de transformer les citoyens en agents économiques dociles.

Pis les banques là-dedans? Elles nous regardent comme des clients à vie. Littéralement. Tu signes, tu empruntes, tu espères... pis tu t'enfonces dans les dettes. On nous appâte avec des phrases comme : « Aucune mensualité avant 2026!

» Tu penses que t'as une pause. Ce que t'as vraiment, c'est un piège avec des intérêts qui s'accumulent en douce. Comme l'écrivait Annick Poitras, journaliste spécialisée en finances personnelles : Une mauvaise gestion ou un changement de taux d'intérêt peut transformer une bonne dette en spirale incontrôlable. Les marges de crédit à taux variable sont des bombes à retardement.

On est comme des hamsters dans une roue. Pis chaque tour coûte plus cher. Mais attention : s'endetter, ce n'est pas juste une affaire de dépenses futiles. Beaucoup le font par nécessité. Étudier, se loger, manger. Point. Me semble que c'est la base ?

Le salaire minimum ne suit plus. Les loyers explosent. Les prêts étudiants s'étalent sur des années. Les services de santé se privatisent. Et après ça, on ose dire que c'est la faute des jeunes s'ils sont pauvres. On les accuse de paresse, comme si le problème était individuel. C'est un peu comme si on demandait à quelqu'un de nager avec un sac de roches pis qu'on lui reprochait de couler.

Et la dette, ce n'est pas qu'une affaire de chiffres. C'est une charge mentale. Une présence invisible, mais constante. Un fond sonore d'angoisse et de grincement de tableau. Tu te couches avec. Tu te lèves avec. 43 % des jeunes endettés ressentent une anxiété sévère, selon la firme Léger.

Et c'est juste ceux qui le disent. La honte, l'isolement, l'impression de n'avoir rien à offrir sauf des dettes : C'est hyper anxiogène. Mais on continue de sourire, d'afficher nos « stories » et nos brunchs sur Insta et TikTok comme si tout allait bien.

Pis pendant qu'on blâme les jeunes pour leurs soi-disant mauvais choix, le système, lui, tourne à plein régime. Les institutions financières prospèrent. Les gouvernements ferment les yeux. Et nous, on jongle avec nos factures et nos crises de panique.

Non, ce n'est pas une question de mauvaise gestion

personnelle. C'est une question de structure, même d'un manque. D'ailleurs, comme le mentionne le journaliste Gilbert Leduc, les Québécois préfèrent parler de sexe que de finances personnelles.

Résultat? On reste dans le déni. On évite la discussion. Et les dettes continuent de s'accumuler en silence. Alors, on fait quoi? On parle. On démystifie. On critique. Et surtout, on arrête de croire que notre valeur se mesure en achats.

Comme la dit Pierre Falardeau : La liberté n'est pas une marque de yogourt... Et comme la dit Paul Arcand : En as-tu vraiment de besoin?

Conclusion?

L'endettement personnel, c'est le reflet d'un système capitaliste qui nous veut obéissants et branchés à la prise du crédit.

C'est une promesse de liberté qui coûte cher. Trop cher. Si dépenser, c'est être libre, alors je préfère apprendre à vivre autrement.

NOUS

SOMMES

FOUTUS



Propositions axiomatiques

- I - La conscience permet différents états. [La conscience n'est ni uniforme, ni stable, ni comparable à d'autres entités, ni comparable à elle-même à une période donnée différente.]
- II - Le domaine des états de conscience est borné par le néant d'un côté, par la souffrance pure de l'autre.
- III - Il existe une infinité d'états de conscience entre ces bornes. [Cette infinité d'états peut être nommée « continuum des états de conscience ».]
- IV - Au-delà des bornes la conscience n'est plus.
- V - Un état de conscience qui tend infiniment vers la souffrance pure est qualifié d'état de conscience « dense ». Un état de conscience qui tend infiniment vers le néant est qualifié d'état de conscience « à densité nulle » ou « non dense ».
- VI - Il existe une infinité de densités particulières d'états de conscience. [Cette infinité de densités particulières possibles d'états de conscience peut être nommée « continuum des densités de conscience ».]

VII - Des systèmes taxonomiques arbitraires peuvent être posés de façon à circonscrire par le langage quelques états particuliers du continuum des états de conscience. Des taxons arbitraires issus d'un système taxonomique quelconque peuvent être employés pour incarner la densité d'un état de conscience particulier dans un langage donné. [Exemple. ; Sont ici classés par ordre croissant de densité quelques taxons faisant référence à des états de conscience particulier dans la langue française ; {mort; comateux; évanoui; endormi; assoupi; ensommeillé; fatigué; attentif; supplicié; [...]}]

VIII - Dépendamment des conventions interprétatives du langage pour lequel des taxons sont employés, il existe un taxon [x] qui peut être considéré comme faisant référence à un état de conscience particulier plus dense qu'un autre état particulier circonscrit par un taxon [y]. [Exemple. ; Le taxon {immolé} est plus dense que le taxon {somnolant}.]

IX - Il existe pour certains langages et/ou langues des cas ambigus où un taxon [w] a une densité impossible à interpréter correctement en comparaison à un second taxon [z]. [Exemple. Le taxon {schizoïde} a une densité qui ne peut pas être correctement interprétée et comparée par rapport au taxon {possédé}. L'ambiguïté inhérente à la langue de laquelle ils sont tirés implique que ces deux taxons peuvent avoir des densités analogues, identiques, ou différentes.] Certains taxons sont impossibles à interpréter correctement s'ils sont combinés à un second ou à plusieurs autres taxons. [Exemple. Si les taxons {emporté} et {dément} sont appliqués simultanément à une même entité, il devient impossible de déterminer leur densité respective à cause de l'interaction impondérable que suggère la convention de la langue de laquelle ils sont tirés. Il y a ambiguïté.]

X - Tous les états de conscience sont incommunicables. [Les langues, les langages, les corps, les entités, les interactions, et la matière en général peuvent néanmoins être employés pour tenter de communiquer un état de conscience particulier d'une entité particulière à la conscience d'une autre entité.]



BOUGIES

JUSQUE-LÀ, CE FAMEUX VIRUS, PAS LUI NI LUI MAIS L'AUTRE, L'EMPORTAIT HAUT LA MAIN D'ŒUVRE, LES ENFANTS À LOUER, LES LOGEMENTS À NAÎTRE ET LES COURS DE LA COURSE. C'ÉTAIT DU TRAVAIL CAR C'ÉTAIT LE TRAVAIL LE VIRUS. ON NE SAVAIT PLUS SUR QUELLE CRISE DANSER, DANS QUELLE FOULE CRIER, ON INVENTAIT DE FAUX PROBLÈMES POUR FAIRE DIVERSION OU JUSTE SE DIVERTIR DE TOUT DONNER AU PLUS PRENANT. COMME AU PANAMA OÙ LES OCÉANS SE RENTRENT DEDANS, COMME DES AIMANTS DE FOOTBALL, LES QUARTS DE TRAVAIL SE REPOUSSAIENT L'UN L'AUTRE. LES QUARTS ARRIÈRE SE PASSAIENT LE BAIL, DES PLUS PAYANTS À PLUS TARD. LA MISÈRE ÉTAIT DE MISE. LES EMPLOYÉS DU CHÔMAGE COMMENÇAIENT À MANQUER CAR ILS ÉTAIENT TOUS AU CHÔMAGE, ET C'ÉTAIT TOUJOURS L'ARMÉE QU'ON ENGAGEAIT POUR PROTÉGER NOS PROBLÈMES. QUICONQUE S'EN APPROCHAIT DISPARAISSAIT POUR TOUJOURS ET POUR L'EXEMPLE. ON RÊVAIT DE REVENIR EN ENFER, OÙ ON POURRAIT SOUFFLER UN PEU, SOUFFLER SUR LES FEUX DE FORÊT, SOUFFLER SES BOUGIES EN PAIX.

24,1

PAUL III

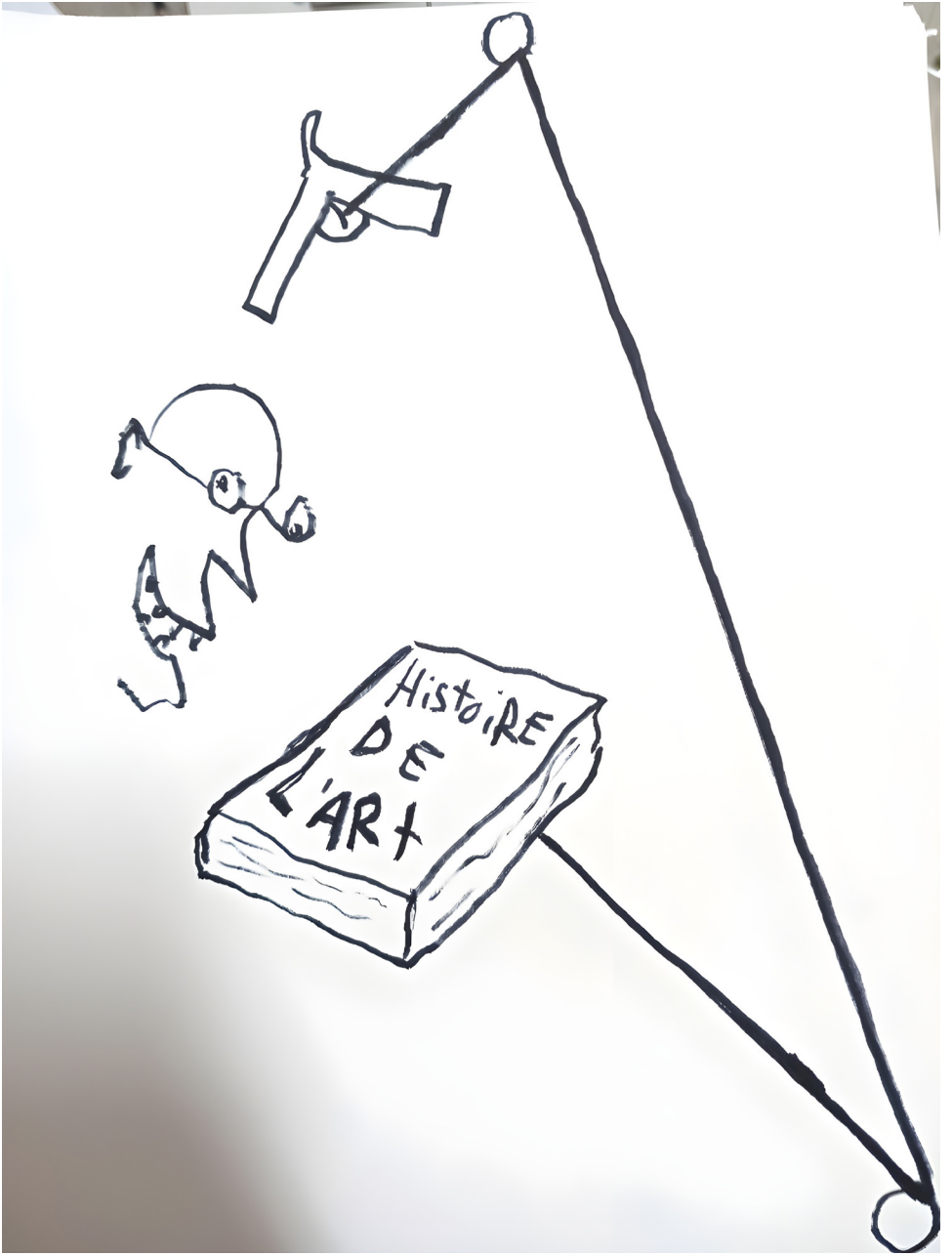


PAUL I

24.8
9

Paul III
24-11





Porter le padget comme un policier

Il était interdit

La police montait la côte toi
Tu descendais ta bière
Je remontais ma peau de KISS
Tu descendais vaguement de Waynes World

Les bières brûlaient la neige
De sortir ensemble

La police montée je l'ai descendue
Par les pouvoirs de la pensée
Même pas besoin
D'aller changer mon souvenir

L'étoile du match Budweiser

LA
FATIGUE
CULTURELLE

MON DOSSI



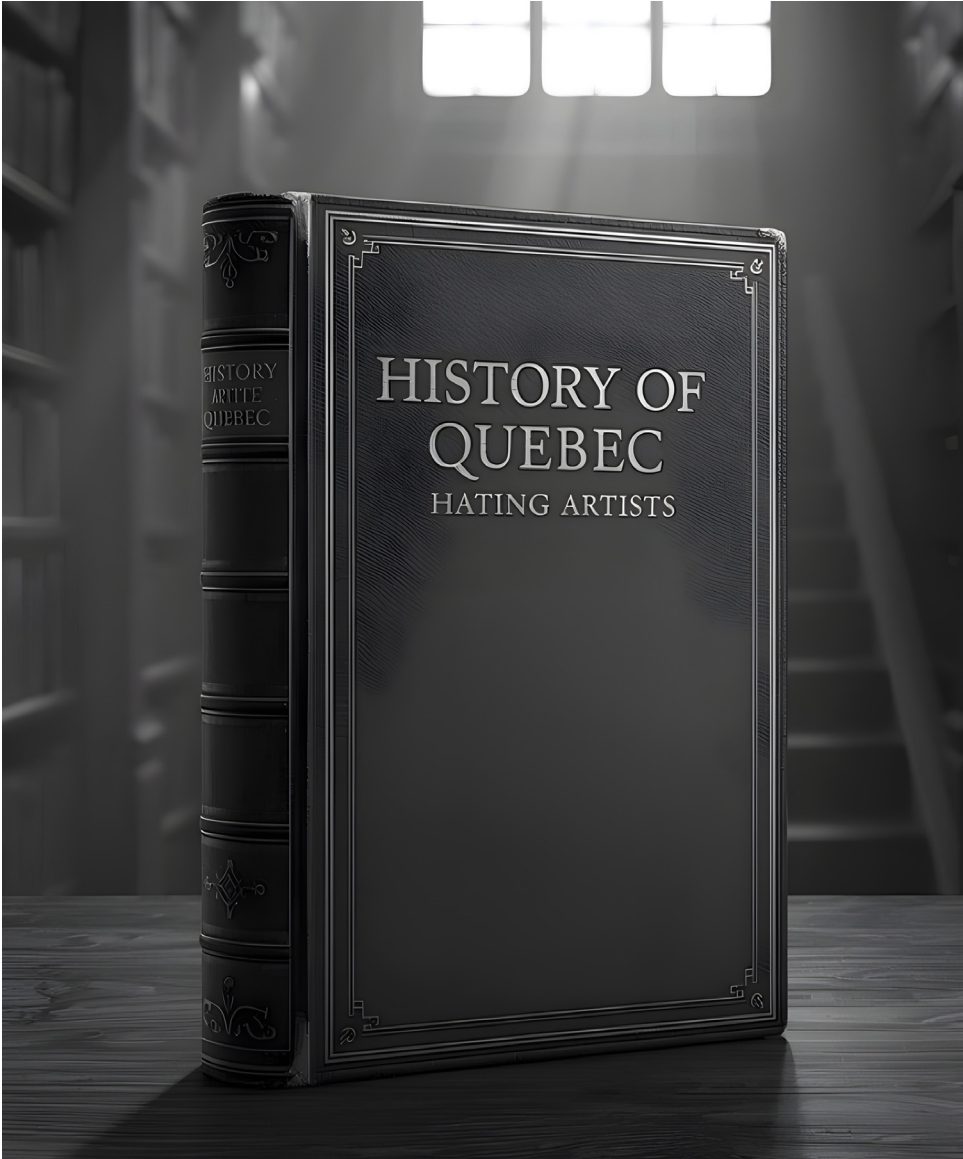
CALQ

Mes demandes

Actives

Brouillons (1)

Nouvelle



HISTORY
OF ARTS IN
QUEBEC

HISTORY OF
QUEBEC
HATING ARTISTS

UNINIVERSITATE

2 MUSÉE

3 CHEUVRE

4 ARTISTE

5 MEDICAVATION

6 SOPHONOTERTE

7 SUBVERSION

8 TILITE

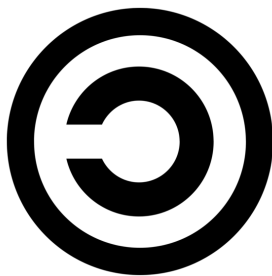
9 AVAGS

10 ERPIER

11 HCHRCR

12

13 MEE



PIY
(Print-toé ça yourself)